

XYZ. La revue de la nouvelle

Épitaphe

Brigitte Caron



Numéro 35, automne 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3910ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, B. (1993). Épitaphe. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (35), 13–19.

ÉPITAPHE

BRIGITTE CARON

J ai déposé le papier blanc bien en vue sur ma table noire. Ils ne pourront pas le manquer. On y lit :

« Ci-gît une femme qui faillit à la tâche de vivre en grande comédienne, mais qui mourut en grande tragédienne. Elle périt de sa main à l'heure de son choix, et cela est bien ainsi. »

Et en marge :

« À inscrire sur ma tombe. »

Le bain m'attend, bouillant, la lame de rasoir est posée sur le rebord.

J'actionne le répondeur, je mets en marche le magnétophone qui jouera un concerto de piano pendant que je m'éteindrai doucement.

Voilà. Tout est prêt. Juste assez de pathétisme pour arracher les larmes qui n'ont pas coulé à temps, juste assez de sobriété pour ne pas sombrer dans l'excès ostentatoire...

Geste inhabituel de ma part, j'ai tout soigneusement rangé dans l'appartement. Moi qui avais adopté le désordre comme manière de vivre, j'ai ressenti le besoin de mourir dans un lieu bien propre et anonyme. Sur une scène inhabitée. Pour ceux ou celles qui me trouveront, j'ai laissé mes coordonnées bancaires, la liste des gens à prévenir, etc. J'ai tout prévu dans les moindres détails, j'ai très bien fait les choses.

Ainsi, j'ai choisi cette forme de fin parce qu'elle est moins douloureuse que d'autres. Et puis, personne ne viendra interrompre mon geste. Par contre, si moi je le désirais, je bénéficierais d'un bon moment pour changer d'avis.

Je parviens tant bien que mal à m'installer dans l'eau brûlante. Je relaxe un instant. Je respire un peu difficilement, à cause de la

vapeur. À la lueur de la grosse chandelle déposée sur l'appui du bain, j'observe l'eau pure miroiter mollement. Voilà le moment, ma grande, le rôle de ta vie. Des centaines de spectateurs guettent la scène, tenus en haleine. Demain, on lira dans le journal :

« Cette comédienne dégage une incroyable émotion. Solange DesMontagnes criante de vérité dans ce premier rôle d'envergure. »

Le dernier. Et n'y assiste qu'une spectatrice, moi seule. Mais il faut avouer que le déroulement des événements m'implique directement !

Je saisis la lame de rasoir et suis le long de mes deux avant-bras les sentiers tracés par mes artères bleues. La peau mouillée se coupe comme du papier. Cela fait assez mal. J'observe un moment le sang rouler comme des larmes, puis je plonge les bras dans l'eau et la regarde rougir autour de moi, tout comme, lorsque réveillée par l'humidité caractéristique de mes menstruations abondantes, je vais prendre un bain. Le sang, compact d'abord, reste cramoisi. Puis toute l'eau environnante devient rose; ensuite, la teinte s'affadit, se dilue, disparaît pratiquement. Mais cette fois-ci, il coulera jusqu'à ce que la porcelaine soit cernée d'une écume foncée.

Je me détends davantage. La tête me tourne. Combien de temps cela prendra-t-il ? La cassette durera deux heures. J'aimerais bien mourir en musique. C'est plus... théâtral.

Cette carrière de comédienne qui stagnait... Je m'étais donné jusqu'à trente ans pour réussir. Sinon, promis, j'abandonnais le théâtre. Pour ne pas m'enliser dans l'échec toute ma vie. L'échéance est atteinte — bonne fête, Solange ! — et même si je me passionne encore pour l'art dramatique, mieux vaut me rendre à l'évidence : me voilà dans un cul-de-sac. Seulement, que faire d'autre ? Incompétente dans tous les autres domaines, même — surtout — les emplois simples me confrontent à mon incapacité. Et puis, dans le métier, on dit si souvent :

« Faire autre chose ? Plutôt mourir ! »

Mon choix est fait.

Quelle chaleur. Mais le sang doit se répandre plus vite dans l'eau chaude. Sans cela, pourquoi agiraient-ils toujours ainsi dans les films ?

Verrai-je une grande lumière sereine apparaître, au moment de trépasser ? Si je croyais à ces balivernes, je devrais plutôt ressentir un malaise éternel, puisque je mets moi-même fin à mes jours. Ouais... Embêtant, ça, si cela s'avérait exact ? Si un dieu vengeur surgissait pour me montrer du doigt le chemin de l'enfer ? Eh bien ! je l'apprendrai bientôt !

J'ouvre les yeux. Seule la flamme de la chandelle éclaire la salle de bains, cela lui donne de très beaux coins d'ombres mouvantes. Doucereuse paix. Je pense enfin à moi seule. Rien de plus narcissique que le suicide ; c'est le rendez-vous ultime où il n'y a qu'une convive.

Il ne m'est pas souvent arrivé de rester ainsi désœuvrée, à suivre le cours de mes pensées. J'aurais dû me livrer plus fréquemment à ce loisir. Mais le tourbillon dans lequel j'étais prise, celui du travail, de la réussite à tout prix me coupait de moi-même. Comme si je n'avais aucune importance en dehors de mes réalisations. Quelle échelle des valeurs faussée !

Je me sens faible. Il est encore temps, si je le désire, de m'extirper de l'étuve, de ramper jusqu'au téléphone, d'appeler 911. Qu'arriverait-il, alors ?

Ils enfonceraient la porte, préviendraient mon père, comme c'est inscrit dans mon agenda. « En cas d'accident, prévenir... » Mon père, que je ne vois que de loin en loin, depuis que maman... eh ! c'est vrai, rejoindrai-je maman, dans la mort ?

J'avais réglé avec elle les vieux conflits adolescents, j'aimais la relation d'égal à égal que nous avions atteinte. Quand elle est morte, j'ai perdu mon reflet, mon origine. Comment définir cela ? Bah, ces mots disent tout : j'ai perdu ma mère.

Papa avertirait Roger, mon crétin de frère, qui dirait probablement, à mon réveil : « Encore une manière de te distinguer ? » Le salaud, il a toujours été jaloux de mon talent !

Quel talent ? Si j'en avais possédé, n'aurais-je pas atteint la notoriété ? Foutaise. Le marché est si étroit, des tas de gens n'y réussissent que par arrivisme. Non, du talent, j'en avais. Je n'étais pas Sarah Bernhardt, ça non, et pas davantage Brigitte Bardot, mais...

C'était si difficile! Je comprends maintenant ce qu'on entend par vocation. La vie d'artiste n'est pas qu'un emploi, mais bien une lutte de tous les instants. Il faut choisir les bons amis, suivre les modes, se trouver au bon endroit au moment opportun. Cela prend le pas sur le jeu, cela envahit tout.

C'est long, mourir! J'aurais dû choisir le métro.

Qu'est-ce que je ferais, si je survivais? Je vendrais tout. Je partirais. Je prendrais ce qui me reste d'économies — c'est maigre — et je monterais dans un avion pour la France. Je n'ai jamais voyagé. Pas le temps, pas l'argent; les études, parfois un amant, toutes les raisons semblaient bonnes pour rester immobile, ici, dans mon petit univers. Maintenant, je crois que je serais prête à partir. Je fuirais, toujours plus loin, où le hasard me mènerait. Au gré des routiers qui me prendraient en auto-stop. Avec pour tout bagage mon passeport en poche, je quêterais mes repas, je logerais chez des jeunes conciliants. Je verrais l'Irlande, l'Allemagne. Peut-être me retrouverais-je en Afrique du Nord? Je participerais à des travaux communautaires pour les gens, là-bas, ils ont tellement besoin d'aide... Quand je me lasserais du bénévolat, je reprendrais la route, plus loin, toujours plus loin. J'irais en Russie, en Chine. À Hong-Kong! Je reviendrais sur mes pas, je gravirais l'Himâlaya. Je me retrouverais ensuite, sans trop savoir comment, en Australie. De là, j'envverrais une carte postale à mes vieux complices de scène, Ghislaine et Alain, sur laquelle il ne serait écrit que ces mots:

« Je me suis fuie jusqu'ici. Je n'ai pas pu me semer. Je rentre. À bientôt. »

Au lieu de quoi, je prends le large à bord de cette baignoire. C'est un peu pitoyable. Cette fin grandiose, quand on la regarde de près, n'est qu'un constat d'échec. Je n'ai pas su être à la hauteur de mes rêves, mais je les avais vus si beaux! La vie que je m'étais tracée tenait du conte de fée et du long-métrage. Il aurait fallu goûter les petits plaisirs, viser les petites victoires. J'ai tout raté, mais personne n'aurait pu être à la hauteur de mes défis. Pendant le tournage d'un vidéo-clip, ou le montage d'une pièce, j'aimais

ma vie. J'atteignais un rare état extatique. S'il n'y avait eu que cela, des personnages à faire vivre, des histoires à habiter...

D'Australie, j'aurais du mal à trouver un bateau pour l'Amérique. J'accosterais successivement à Tahiti, Hawaï, en Californie, à Vancouver. Là, j'irais voir... comment s'appelait-il, déjà? Cliff, c'est ça. Je lui emprunterais de l'argent pour prendre le train et arriver plus vite. Je serais soudain très pressée de revoir mon pays, de parler en français.

En débarquant à la gare centrale de Montréal, j'achèterais un journal, je l'embrasserais. Puis — dernière étape — un taxi me mènerait chez Ghislaine et Alain, qui ne m'attendraient pas.

Le téléphone sonne dans la pièce à côté, loin, très loin. J'ouvre les yeux: des taches écarlates m'éblouissent. Le bain est rouge.

C'est Jonathan qui m'appelle pour s'excuser de son attitude, lors de notre dernière rencontre. Qu'il crève! Il ne vaut pas la peine que je sorte de cette merveilleuse torpeur tiède où je me trouve. Mourir n'est pas si désagréable, après tout!

J'entends mon magnétophone entamer le deuxième côté de la cassette. Une heure déjà que je suis là. Je ne crois pas que je serai encore consciente quand il cliquera à nouveau, dans soixante minutes.

Jonathan, celui-là! Ce qui me dérange, c'est qu'il se croira responsable de mon suicide. Je ne veux pas qu'il s'imagine avoir pris autant d'importance dans ma vie, ce petit salaud!

Non, je ne peux pas dire ça de lui. Nous n'étions tout simplement pas faits l'un pour l'autre. En vérité, le seul reproche que j'ai à lui faire, c'est peut-être de s'être désillusionné de notre relation avant moi. Mais le grand amour représente une autre de mes chimères inaccessibles. Et aucun homme ne peut être à la hauteur de celui dont je rêvais. Oh, ce n'est pas faute d'en avoir essayé! J'ai souvent tenté de me conformer sagement à des modèles de couple pour connaître la paix de la vie à deux. Je n'en ai connu que les guerres. Autant rester seule.

En tout cas, en revenant de mon périple autour du globe, je n'irais pas voir Jonathan, mais plutôt Ghislaine et Alain, qui me

feraient la fête. Il y aurait un an que je serais partie. Je téléphonerais à mes autres amis, j'en aurais pour des jours à les visiter tous. J'apprendrais par mon frère que grand-papa est décédé entre-temps. Sacré aïeul, il n'en finit pas de mourir. Si encore nous ne savions pas hors de tout doute que nous hériterons ! Mais il a pris grand soin de nous en avertir, alors on est là à guetter ses derniers soupirs... Il finira centenaire, et mourra de rire !

J'achèterais une petite voiture, je paierais mes prêts étudiants — hypothéquez votre avenir, qu'ils disaient — et libre, je recommencerais à zéro.

Ai-je perdu conscience quelques instants ? J'ai rêvé. Je me suis revue à cinq ans, au chalet. C'était l'automne et nous avions grimpé au haut du pinacle pour nous régaler du panorama. La vallée s'étendait à nos pieds. À perte de vue, les couleurs géniales du paysage — rouge, orangé, doré, avec ça et là le gris acier des étangs — nous emplissaient d'harmonie. Papa m'avait prise sur ses épaules et me désignait les villages de la région, si coquets avec leurs maisons blanches. Pointant du doigt la fin du ciel, j'avais demandé :

— C'est quoi, là-bas ?

— C'est la ligne d'horizon.

J'avais trouvé le mot « horizon » très séduisant. Ça ressemblait à « hirondelle » et à « Oz », le magicien. Je lui avais dit :

— On peut aller jusque là ?

— Bien sûr, et même au-delà.

Dès lors, c'est la voie que je m'étais tracée : aller au-delà d'Horizon, ce pays mythique que j'imaginai plein d'elfes et de lutins.

Au loin, à des années-lumière de la salle de bains, le téléphone sonne à nouveau. Le répondeur fait son office. C'est la voix de mon frère.

— Solange, un grand malheur est arrivé. Grand-papa... Ça y est. Rejoins-moi quand tu rentreras.

Clic.

Grand-papa. Mort. Ces mots ont plus d'un sens, mais pour l'instant, ils m'échappent. J'ai plutôt le goût de me pencher sur un

état de fait. La raison de ma présence ici est stupide: on ne met pas fin à ses jours parce qu'on a des prêts étudiants à rembourser, et pas d'amant régulier! C'est vrai, et puis je pourrais monter mon propre spectacle, cela propulserait peut-être ma carrière vers de nouveaux sommets. J'hérite. Ce voyage, je peux le faire, ces meubles, je peux les vendre. Je peux recommencer à zéro, je peux refaire ma vie, oui, je peux atteindre Horizon, tout est possible. Il faut sortir du bain, appeler une ambulance.

Cette grande lumière, au-dessus de ma tête... Sortir de l'eau...

Je ne peux pas. Je ne peux plus sortir du bain.

XYZ

La Recherche Littéraire

sous la direction de Claude Duchet et Stéphane Vachon

Un essai qui
présente le bilan
des travaux d'une
quarantaine de
spécialistes sur
la recherche
littéraire.

504 p., 39,95 \$



XYZ
éditeur

1781, rue Saint-Hubert,
Montréal (Québec) H2L 1P1
Tél.: 525-2170 • Téléc.: 525-7537



Théorie et littérature